# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 25 JUILLET 1857



Imprimée et publiée par

A. F. WEISSE & Co.

EDITEURS PROPRIÉTAIRES:

G. F. WEISSE, E. DUPOUR,

E. DUVERGER, E. HARRY.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:

SAMEDI MATIN, 25 JUILLET.


**Abonnés à la semaine.**

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

**Vente à l'unité de ce jour.**

Par VIGURIE & Co,—à 10½ heures du matin, à leur magasin d'encans, No 29, rue de la Bourse :—marchandises sèches.

Par E. S. SYKES—à 8 heures P. M., au poteau No 52, Dauphine Destrehan :—limons.

Par BERNARD TERRIS,—à 12½ heures de midi, au No 67, rue des Magasins,—217,000 cigares de la Havane, diverses marques.

Par J. W. PETERS, constable,—à midi, en son entrepôt, rue Dauphine, No 184,—un cheval et un cab.

Par V. VAUTRIN,—à midi, en la rotonde de l'Hôtel St Louis, des lots de terre au faubourg Franklin, un autre lot de terre, borne par les rues Marigny, Mandeville, Pâris et Richelieu, et seize autres lots de terre.

**Statistiques Agricoles, Commerciales et Industrielles.**

On s'occupe beaucoup en ce moment des récoltes de l'année et on semble croire généralement que la moisson de 1857 sera l'une des plus abondantes que nos annales agricoles auront encore enregistrées. Cette opinion est fondée sur les rapports qui nous parviennent de tous les Etats et sur les probabilités résultant de la comparaison des moyens d'exploitation, de la superficie des terres mises en culture, du nombre des travailleurs, etc. Ainsi, les conditions atmosphériques étant les mêmes, il est évident que l'on peut calculer avec un certain degré d'exactitude la valeur de la récolte d'une année en prenant pour point de départ celle de la récolte d'une année précédente. Si la population agricole est doublée en cinq ou dix ans, ainsi que la superficie des terrains exploités, on peut sans craindre de se tromper, en conclure que la récolte sera double aussi. Pour nous former une idée assez juste de nos ressources, comme pays producteur, en 1857, voyons d'abord ce qu'elles étaient en 1850 selon le recensement officiel opéré cette année par ordre du Congrès.

| | |
|---|---|
| Animaux, valeur | $544,180,516 |
| Blé, boisseaux | 100,485,944 |
| Seigle, boisseaux | 14,188,815 |
| Avoine, boisseaux | 146,584,179 |
| Maïs, boisseaux | 592,071,104 |
| Pommes de terre, boisseaux | 65,797,898 |
| Patates douces, boisseaux | 28,564,148 |
| Orge, boisseaux | 6,167,015 |
| Blé noir, boisseaux | 8,966,915 |
| Foin, tonneaux | 13,838,541 |
| Beurre, livres | 313,545,306 |
| Fromage, livres | 105,535,893 |
| Sucre d'érable, livres | 34,733,436 |
| Sucre, boucaut | 237,133 |
| Mélasses, gallons | 12,700,991 |
| Coton, balles | 2,445,793 |
| Riz, livres | 213,187,497 |
| Tabac, livres | 199,752,855 |
| Laine, livres | 52,518,899 |
| Vin, gallons | 2,142,282 |

La liste ci-dessus comprend les principales denrées que produisent les Etats-Unis. Dans les statistiques publiées par le bureau de recensement on trouve aussi la valeur totale des produits agricoles de l'Union en 1850 : elle s'est élevée au chiffre de $1,299,197,853. Quatre ans plus tard, en 1854, elle a atteint le $1,500,000,000. On peut raisonnablement qu'elle s'élèvera en 1857 à deux milliards de piastres. C'est là une somme énorme de production, une richesse fabuleuse provenant du travail et de l'industrie de l'homme, secondés et fécondés par les forces créatrices de la nature. En 1850, on doit seul le rappeler, nous n'avions que quatre territoires : le Minnesota, le Nouveau Mexique, l'Oregon et Utah; le Congrès en a créé trois autres depuis : les territoires de Kansas, de Nebraska et de Washington. En 1850, la superficie totale des terres cultivées par l'Etat Unis était de 113,032,614 acres, sitôt divisés par ordre de culture ou d'exploitation :

| *Produits.* | *Acres.* |
|---|---|
| Maïs | 31,000,000 |
| Pâturages | 20,000,000 |
| Foin | 13,000,000 |
| Blé | 11,000,000 |
| Avoine | 7,500,000 |
| Capital | 5,000,000 |
| Seigle | 1,300,000 |
| Fèves | 1,000,000 |
| Pommes de terre | 1,000,000 |
| Patates douces | 750,000 |
| Blé noir | 600,000 |
| Tabac | 400,000 |
| Sucre | 400,000 |
| Orge | 300,000 |
| Riz | 175,000 |
| Chanvre | 110,000 |
| Lin | 100,000 |
| Fruits | 500,000 |
| Légumes | 500,000 |
| Vignobles | 250,000 |
| Capital | 1,000,000 |
| Terres améliorées mais non cultivées | 17,747,614 |
| Total | 113,032,614 |

Quant aux manufactures et à nos fabriques, voici les chiffres que fournit le recensement de 1850:

| | |
|---|---|
| Individus et établissements | 121,855 |
| Capital | $527,709,193 |
| Matières brutes en usage | $444,565,438 |
| Ouvriers | 719,479 |
| Ouvrières | 225,512 |
| Gages annuels | $220,736,377 |
| Produit annuel | $1,013,536,603 |

Les manufactures de coton seules comptaient 1,091 établissements en 1850 et représentaient un capital de $74,500,921. Elles mettaient en œuvre 641,740 balles de coton valant $34,835,056 et consumaient 121,099 tonneaux de charbon. Elles employaient 33,150 ouvriers et 24,136 ouvrières; leurs produits se sont élevés à $61,869,184.

En 1850 nos manufactures de laine ont livré au marché des produits représentant une valeur de $43,207,545. Nos fers en barres, vendus pendant la même année, ont rapporté $12,746,737, nos fers fondus, $25,168,155 ; nos fers forgés, $22,629,271; le produit de nos distilleries et de nos brasseries, $6,500,500 ; le produit de nos pêcheries, $10,000,000.

Les bénéfices résultant de notre commerce intérieur et extérieur, en 1850, sont évalués à un milliard et demi.

La valeur des produits de l'agriculture et des manufactures, joints aux bénéfices du commerce, s'est élevée à un chiffre énorme en 1850. Il n'est pas difficile d'évaluer ce qu'il sera en 1857. Un journal de Cincinnati compare ainsi les chiffres constatés de la récolte de blé dans les Etats de l'Ouest, en 1849, avec les chiffres probables de 1857 :

| | Blé Récolte de 1849 | Blé Evaluation Récolte de 1857 |
|---|---|---|
| Ohio | 14,500,000 | 20,800,000 |
| Indiana | 6,700,000 | 10,000,000 |
| Illinois | 9,500,000 | 16,000,000 |
| Kentucky | 2,300,000 | 5,000,000 |
| Tennessee | 1,650,000 | 3,000,000 |
| Missouri | 5,000,000 | 6,000,000 |
| Wisconsin | 4,500,000 | 5,000,000 |
| Michigan | 8,000,000 | 5,000,000 |
| Iowa | 1,500,000 | 3,000,000 |
| | 47,550,000 | 73,000,000 |

L'augmentation pour cette année sera de 55 pour cent sur le résultat de 1849.

Quant au maïs, voici les chiffres comparés : Ohio, 50,100,000 boisseaux en 1849; 85,000,000 en 1857.—Indiana, 53,000,000 en 1849; 65,000,000 en 1857.—Illinois, 57,650,000 en 1849; 75,000,000 en 1857.— Kentucky, 58,700,000 en 1849 ; 65,000,000 en 1857.—Tennessee, 52,200,000 en 1849; 60,000,000 en 1857; Michigan, 5,600,000 en 1849; 10,000,000 en 1857. — Wisconsin, 2,900,000 en 1849; 6,000,000 en 1857; Missouri, 36,700,000 en 1849; 55,000,000 en 1857;—Iowa, 8,500,000 en 1849; 20,000,000 en 1857. Le total pour l'année 1849 a été de 327,450,000 boisseaux, et de 443,000,000 de boisseaux pour l'année 1857. C'est une augmentation de 33 pour cent.

TEXAS.—Nos dernières dates de Galveston sont du 23 courant. Un peintre nommé Guimbert a été tué récemment à San Antonio. Il s'était enivré et s'était ensuite introduit dans une maison dont le maître était absent et dont la garde avait été confiée à un nègre. L'esclave croyant avoir affaire à un voleur fit feu et tua le malheureux ivrogne. Guimbert laisse une femme et six enfans.—Les habitans de San Antonio ont pendu sommairement deux nègres qui avaient commis un viol sur la personne d'une jeune fille blanche.

VERMONT.—Les démocrates du Vermont ont désigné M. Willis Lyman comme leur candidat pour la place de lieutenant-gouverneur et J. J. THOMPSON pour la place de trésorier.

SALSEPAREILLE.—Les Pastilles de Salsepareille du Dr Héroen deviennent de plus en plus populaires et sont déjà opérés de nombreuses cures à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes. On trouvera plus loin une lettre écrite à Abbeville au Dr Héroen par M. C. Broussard qui rapporte à ce dernier la guérison de son fils. Nous apprenons que beaucoup d'autres lettres de cette nature sont entre les mains de M. Héroen.

Cet honorable médecin et pharmacien a été nommé seul agent à la Nouvelle-Orléans pour la vente des eaux thaumaturgiques et digestives — de salsepareille. Ces eaux ont d'admirables propriétés et sont agréables au goût. On trouvera tous les renseignemens nécessaires dans une annonce insérée plus loin.

**Dépêches télégraphiques.**

TRANSMISES A L'ABEILLE.

**ARRIVÉE DE L'ASIA.**

New York, 24.—Le steamship *Asia*, parti de Liverpool dans l'après-midi du 11, vient d'arriver. Ses nouvelles ont été antidatées par le Vaisseau parti le même jour et arrivé à St Johns (Terre Neuve). Les nouvelles de ce steamer ont été transmises à la Nouvelle-Orléans par le télégraphe de la "Compagnie Américaine" et par celui de la "Compagnie Nationale" et publiées exclusivement par la Presse Associée de cette ville dans la matinée du 22. Nous avons reçu par l'*Asia* la dépêche suivante de Londres :

Londres, 11 juillet, à midi.—L'argent s'obtient facilement et au-dessous du taux de la Banque. Les spéculations sur les stocks sont en partie suspendues jusqu'à la réception des nouvelles plus récentes des Indes.

NOUVELLES DE WASHINGTON.

Washington, 24 juillet.—Le gouvernement a reçu de M. H. I. Walker une lettre dans laquelle le gouverneur du Kansas se défend contre les imputations du Sud.

M. Wirland, ministre des Etats-Unis en Prusse, partira pour Boston le 1er du mois prochain.

**Suite des nouvelles par le Circassian.**

NewYork, 24 juillet—Madeleine Smith a été jugée à Edimbourg, en Ecosse, pour crime d'empoisonnement et acquittée.

Le Dr Samuel Lover, le romancier et le poète irlandais, s'est embarqué à bord de l'Asia pour New York.

**Nouvelles du Kansas.**

St Louis, 24 juillet.—Le Republican annonce que tout est tranquille au Kansas. Le gouverneur Walker est encore à Lawrence à la tête de 400 dragons attendant la décision du peuple. Il massacra bientôt de parcevoir les taxes.

**Bateaux à vapeur.**

Vicksburg, 24 juillet.—Le E. P. Fairchild et le Ben Franklin sont passés ce matin en face de cette ville, descendant le fleuve, le premier à 5 heures et le second à 11 heures.

**Marché du Nord et de l'Ouest.**

New York, 24 juillet.—Le coton est languissant, ainsi que le maïs, la farine et les huiles. Blé blanc $1 90 ; Milwaukie Club $1 52 ; Chicago Spring $1 40. Les provisions sont calmes. Le sucre a décliné de ½ cent ; la graisse maintient son prix ; le riz est 4 3/4 et 5 3/4. Le fret est inactif.

Cincinnati, 24 juillet.—Farine $6 25 à $6 55 ; maïs 73 à 75. blé nouveau $1 20 ; idem Kentucky $1 22 ; idem $1 25 à $1 35 ; provisions très fermes. L'argent s'obtient facilement et le change n'a pas un cours bien régulier.

St-Louis, 24 juillet.—Farine $6 à $6 37 1/2 ; blé $1 37 1/2 à $1 55 ; maïs 66 à 75 cts ; avoine 68 à 70 ; tabac $5 50 à 18 ; chanvre $120 à $138.

**Nouvelles des rivières.**

Vicksburg, 24 juillet—Le steamboat R W Powell est passé ici à 6 heures du soir, descendant.

PAROISSE AVOYELLES.—On lit dans l'*Organe Central* de Marksville :

COUR DE VENT.—Nous avons eu, jeudi dernier, dans la soirée, un fort coup de vent accompagné de pluie et de grêle. Nous apprenons avec plaisir que cet ouragan n'a pas eu de suites fâcheuses pour nos récoltes de coton des environs.

INCENDIE.—Nous regrettons d'avoir à annoncer la destruction, par le feu, de la belle maison de E. R. Robinson, située à Gorton Landing. C'est dans la nuit de dimanche à lundi qu'a eu lieu ce sinistre, au moment même où M. Robinson se disposait à prendre possession de ce local.

## CHRONIQUE LOCALE.

COUR DE RECORDER SMITH.—Mary O'Neill, que Mme Sarah Dovan, encoignure Félicité et Annonciation, accusait de lui avoir volé une bague, en vertu de son bon de renfermant $16, a été acquittée devant la Première Cour de District, faute de preuves. Ont établi sa culpabilité.—Cautionnement de $300.

Le recorder a fait conduire George Murray à l'Asile des Aliénés.

Francis Morgan, Margaret Morgan et Hannah Murphy sont accusés d'avoir attaqué et assommé Mathew Kelly, dans une maison de la rue Orange, et de lui avoir enlevé $14.—En principe, le tribunal n'ayant pas voulu accepter de cautionnement. L'interrogatoire est fixé au 3 du mois prochain.

Une Mme Mooney a été arrêtée sous prévention d'avoir volé cent six piastres à Henrietta Porter. La police n'a pas encore découvert le nommé Bailey, que l'affidavit accuse de complicité.

Mme Elizabeth Warner devra se présenter devant la Première Cour de District pour répondre à l'accusation de s'être parjurée en déclarant qu'on ne l'avait pas prévenue de quitter la maison qu'elle occupe dans la rue Poydras.—Il paraît qu'elle ne sait ni lire ni écrire, et que "notice" n'a pas été présentée par l'officier désigné par la loi.

Charles Schaban a été acquitté devant la première cour de district sous prévention d'avoir enlevé de la table de Joseph Abono, au marché Poydras, une boîte renfermant $22.—Cautionnement de $350.

Un nommé St-Armand, accusé d'avoir trouché sans autorisation, et gardé de l'argent de A. M. J. A. Juillerat, propriétaire de "United States Bakery," a fourni un cautionnement de $300 pour répondre de sa comparution.

Dominique et John Manning, accusés d'avoir grièvement blessé Thomas Schaban, ont été acquittés, les prévenus ayant prouvé que Schaban les avait attaqués.

COUR DE RECORDER FARRE.—G. Gerald, propriétaire d'un magasin de comestibles à l'encognure Villeré et Chemin du Bayou, a été arrêté hier, et s'est mis sous prévention d'avoir volé des ordonnances.

Ernest Fendella, accusé d'avoir grossièrement insulté sa femme, a été condamné à deux piastres et demie d'amende et à donner un cautionnement pour répondre de sa bonne conduite.

COUR DU RECORDER SOLOMON.—Le recorder a ordonné la libération de Lucinda, f. c. qui demeure dans la rue Amour, et qu'un affidavit accuse de recéler un esclave de Mme Louisa Morton.

Joseph Fressel, arrêté pour avoir reçu des articles volés, il y a deux ou trois semaines, chez Joseph Fernandez, rue Kerlerec, près Amour; Louis Schaffer, dont nous avons également mentionné l'arrestation sous prévention d'avoir commis le vol, est subi, hier, un interrogatoire à la suite duquel le recorder les a fait écrouer faute d'un cautionnement de $750 pour répondre de leur comparution devant la Première Cour de District. Lena vivait avec Fernandez; pendant l'absence de ce dernier, elle fait aller s'établir à Cap Gallion, où elle a voir enlevé une somme de cent cinquante piastres et des meubles évalués à quatre cents piastres.

**La poésie jugée par Lamartine.**

M. de Lamartine, dans son *Cours familier*, donne sommairement sur la poésie et sur sa forme objective, sur le fond et sur la vers. Il a pour étrange, que l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn* se prononçat contre la rime. Pour nous qui sommes du nombre de ceux qui voir, nous avons toujours un sens élevé, une aspiration artistique, supérieure à toutes les formes vulgaires que le fond impose à l'idée. Sans dédaigner les beaux vers, nous pensons comme M. de Lamartine que la prosodie est souvent une entrave. Elle peut communiquer un certain attrait, un charme musical aux choses médiocres, et rendre plus que du fait quantaux choses sublimes; elle fait un chemin fleuri à ceux qui n'ont pas d'ailes; elle embarrasse l'essor des grands esprits.

Citons le passage du *Cours familier* :

"Bien que nous soyons écrit nous-même une partie de notre faible poésie sous cette forme, par imitation et par habitude, nous avouerons que le rythme, la mesure, la cadence, la rime surtout nous ont toujours paru une puérilité et presque une dérogation à la dignité de la vraie poésie.

"N'est-ce pas puéril, en effet, n'est-ce pas un peu puéril d'asservir, que cette condition arbitraire et humiliante de la prosodie des peuples, qui consiste à faire marcher les premiers de la pensée sur des syllabes toujours brèves et longues comme une danseuse de ballet qui fait deux petits pas, puis un grand sur les planches? N'est-il pas puéril que la poésie consiste à couper son sentiment dans toute sa fougue en deux hémistiches d'égale dimension, comme si les vibrations de l'âme étaient parallèles, et que la passion, l'amour, l'adoration, l'enthousiasme dussent être coupés par la césure, comme l'archet du chef d'orchestre coupe l'air en deux pour l'exécutant? Enfin, comme si la pensée ne pouvait s'élancer de la terre au ciel, à moins d'attacher sous le nom de rime à chacun de ses vers deux consonnances métalliques, comme la hoyadère de l'Inde attache deux grelots à ses pieds pour entrer et pour sortir dans le temple.

Qui oserait dire que le poète parlant ainsi, le poète par essence blasphème la poésie! Est-ce que M. de Lamartine cesse d'être poète quand il écrit en prose? Est-ce que Platon, Tacite, Fénélon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, n'ont pas été poètes, quoiqu'ils aient été incapables d'assembler des rimes? Sans doute, les beaux vers auront toujours un charme mélodieux ; mais ils ne sont pas plus le poète que le violon n'est la musique : ils sont un instrument ; voilà tout. Heureux le virtuose habile dans lequel on trouve aussi un génie inspiré!

Il ne fait pas de cette question du procédé n'est qu'un intérêt superficiel. Elle touche au fond même de la poésie, qui tiendra davantage aux idées quand elle tiendra moins à la forme. Combien de prétendus poètes qui n'ont que le mérite des rimes sonores, et qui croient avoir fait quelque chose parce ce qu'ils font un bruit harmonieux! Le prestige de la rime ne doit jamais éblouir, et l'homme qui le sait que faire des beaux vers n'est pas poète.

Ces observations, justes en général, sont surtout rigoureusement exactes quand on les applique à la prosodie française. Il y a des langues où le vers, plus libre, moins soumis à une discipline brutale, se rapproche davantage de la prose, a des allures plus dégagées, et se trouve, par conséquent, plus au service des idées.

LÉGENDE DE SAINT-MÉDARD.

A la dernière séance de la Société d'agriculture de Paris, la note suivante, sur la légende de saint Médard, a été lue et écoutée avec une attention d'autant plus soutenue qu'elle avait une sorte d'intérêt d'actualité :

De 1846 à 1856, il a plu cinq fois le 8 juin. En ces cinq années, qui sont 1846, 1848, 1849, 1854 et 1855, la période de quarante jours qui suit la fête de saint Médard a donné en moyenne *trente jours* de pluie seulement, au lieu de *quarante* prédite par la légende.

"Les quarante jours les plus humides qui aient suivi le 8 juin (toujours depuis 1846) commencent le 11 juillet, après une Saint Médard pluvieuse; cette de 1857 laquelle précède un mouvement de 258 millimètres d'eau versée en 17 jours, du 8 juin au 18 juillet.

"Mais il en est tout de même des quarante jours les plus secs que nous avons eu à la même date : ils suivent la Saint-Médard pluvieuse de 1856, et ne donneront que 93 millimètres d'eau.

"Cela suffirait pour infirmer absolument l'autorité de la vieille croyance populaire.

"L'année 1857 les faits antérieurs n'ont pas moins bouleversé et consiste tout de même. Il est bien sûr que le Saint-Médard qui résiste sèche, la période de quarante jours qui suit, au lieu de *trente* jours humides en moyenne, en apporte en effet quarante.

"Si une expérience de trente ans pouvait faire loi, il faudrait donc dire qu'il pleut plus souvent après les Saint-Médard sèches qu'après les Saint-Médard humides. Mais cette conclusion est fort prématurée, et tout ce qu'on peut affirmer ici, c'est : 1o que dans ces dernières trente ans, le 8 juin, plusieurs fois, il a plu une seule fois été suivi de quarante jours de pluie ; 2o que les 8 juin pluvieux, au nombre de cinq, ont été suivis de trente jours humides sur quarante en moyenne ; 3o que les 8 juin sec, au nombre de huit, ont été suivis de quatorze jours humides sur quarante en moyenne également.

"Si au lieu des moyennes on regarde aux extrêmes, elles ne seront pas plus complaisantes pour la légende. En 1851, sur les quarante jours qui suivent la Saint-Médard, il n'y a que *huit* jours pluvieux (minimum), et la Saint-Médard 1851 avait été sèche. — Ne vous pressez pas d'en triompher; car, en 1854, les mêmes quarante jours nous valent vingt-trois pluvieux (maximum). Or, la Saint Médard avait été son année sèche.

"On a su l'occasion, à propos des *Saints de glace* du mois de mai, dont le météorologiste a fait son *Malentendu*, de le répéter plusieurs fois : les légendes météorologiques renseignent aux autres. Elles reconnivent et habituent à leur façon des faits positifs. Elles les prétéritent trop, mais elle les constatent, et c'est quelque chose! Le vieil almanach orné de ses légendes valait donc mieux qu'un almanach complétement dépourvu de renseignemens météorologiques quelconques. Voici cependant la légende de Saint-Médard prise en flagrant délit d'inexactitude.

"Elle peut, après tout, se défendre par un doute. A l'occasion des inondations quasi-périodiques qui nous arrivent à l'époque du solstice d'été (des fauchaisons), je m'étais fait cette question : Quel est le temps de l'année où des pluies abondantes sont le plus probables? Il avait fallu y répondre.—Ce sont les *vingt derniers jours de juin*. Les quarante jours qui suivent la Saint-Médard restent donc une des périodes les plus certainement pluvieuses de l'année. C'était assez pour autoriser la légende, et c'est assez pour nous ôter le droit de la trop dédaigner."

# FEUILLETON.

## LES RUINES DE PARIS.

II.

**Le dernier des Plougastel.**

Rien ne nous empêche de suivre le représentant de la maison Pomard, Issakoff et Cie, de Constantinople, l'homme à la longue blouse-robe, que nous avons introduit au commencement de cette histoire.

Ce sortant de chez le bouquiniste Jorry, il avait dirigé ses larges enjambées vers l'un des guichets du Louvre, où l'attendait le commissionnaire chargé de la caisse de cinquante flacons d'eau de Cologne.

—Suivez moi, lui dit-il en prenant du champ devant lui.

Il marchait jusqu'à la rue du Musée, à travers les démolitions de la place du Carrousel.

Là, le commissionnaire fut congédié, et le représentant de la maison Pomard, Issakoff et Cie, entra fièrement, sa caisse sous le bras, dans une maison d'apparence pauvre.

Il monta jusqu'à la dernière marche.

A une petite porte, il frappa d'une manière particulière.

Il fut bientôt, jeune encore, vint lui ouvrir.

—Enfin, c'est toi! s'écria-t-elle.

—Moi, triomphant!

—Qu'apportes-tu là?

—Devinez! dit-il en se débarrassant de son fardeau.

—Des dentelles!

—Bah!

—Des pruneaux!

—Fi!

—Voyons, Magloire, ne me fais pas languir : qu'est-ce que c'est?

—Cinquante rouleaux d'excellente eau de Cologne.

—Autant d'eau de Cologne que cela?

—Avec cette liqueur, devenue insuffisante désormais pour les petites maîtresses, je commence à fabriquer le *Parfum des Aïmé*. Mes alambics son prêts; j'ai mes aromates cueillis par moi dans le chemin de ronde des Saltfroides. Demain, sitôt mes premiers faux du jour, mon invention sera *réalisée*.

—Enfin! murmura la femme.

—Pourquoi ce soupir, Colomba? l'horizon ne te paraît-il pas tendu de cachemires et de pourpre de soie?

—Non, Magloire, dit-elle tristement.

—C'est que ton esprit se sera laissé influencer par l'aspect de quelque araignée malade.

—Je n'ai pas vu d'araignée; je n'ai vu ce matin que son cénaculeux.

—Encore? dit-il d'un air distrait.

—La fruitière, le marchand de vins, le boulanger.....

—Etrange insistance! murmura-t-il, en passant les doigts dans sa chevelure épaisse.

—Et si tu savais comme ils m'ont tourmentée pour être payés!

—Les oisifs!

—Ils ont été jusqu'à me menacer du juge de paix.

—Ah! voilà qui est blessant, en effet. Mais aussi, tu n'aurais pas su leur parler, j'en suis sûr.

—Que voulais tu que je leur dise?

—Mille choses! Les créanciers adorent la conversation.

—J'ai pleuré; voilà tout.

—Ce n'est pas mal, cela. Je reconnais à cette ruse l'exquise supériorité de ton sexe féminin.

—Mais c'est pour tout de bon que j'ai pleuré, Magloire.

—Cela n'en était pas la peine. Au moins, je pense que tu ne leur as donné aucun espoir?

—Que veux-tu dire?

—Lorsqu'on n'a pas le moindre crédit à attendre de ces gens-là, il faut se montrer dernier au pauvre, si a plaindre, qu'ils s'enfuient et ne reviennent plus, de peur d'être obligés de vous faire l'aumône.

—Oh!

—Je l'avais cependant pourvue de mes instructions à ce sujet.

—Le cœur m'a manqué, dit Colomba.

—Cagoule que tu as oublié de leur parler de nos enfants?

—Quels enfants?

—Comment, quels enfants? Mère sans enfants! est-ce bien toi qui t'exprimes de la sorte? Quels enfants! Nos petits enfans, parbleu! ces deux anges jumeaux qui sont là dans la pièce voisine.

—Ah! oui, ces mannequins.....

Un tel mot appelle des explications.

Les voici en quatre lignes.

Magloire de Plougastel (c'était son nom) ne considérait la sensibilité que comme un moyen d'action avec les personnes qui l'ont doit de l'argent. En conséquence, il avait fait confectionner deux poupons en baudruche, qu'il gonflait ou dégonflait selon les circonstances.

Ces enfans, il avait l'habitude de les appeler ses *enfans-ballons*.

Colomba haussa doucement les épaules.

—Tu as tort, reprit Magloire, rien n'est d'un meilleur effet que cette phrase : "Ah! monsieur ou madame, si vous les voyiez tous les deux, me tendant leurs petits bras!" Avec cela, ou chasse les créanciers comme avec une torche les mouches.

—Hélas!

—Si j'étais femme, je voudrais que ces simples mots me rapportassent autant qu'une scierie dans les Ardennes.

Mais Colomba n'avait pas l'âme aussi fortement trempée que Magloire, car elle se détourna pour essuyer une larme.

Pauvre créature! elle avait été jolie, mais les souffrances et la misère l'avaient fanée avant trente ans.

Le géant Magloire l'adorait, sans doute d'après cette loi qui régit tous les contrastes.

—Colomba, lui dit-il avec un ton de reproche, tu m'attristes.

—C'est malgré moi, répondit elle.

—Maudits fournisseurs! vous ferez tant, que nous vous abandonnerons, vous et votre faim rue!

—Mais où irons-nous?

—Il y a tant de maisons qui manquent de locataires.

—Nulle part on ne nous recevra sans meubles.

Un seul regard jeté sur ce réduit justifiera aisément ces dernières paroles.

C'étaient quatre murailles d'où pendaient, à demi-arrachés, des lambeaux d'une tapisserie jaunâtre et moisie.

Par deux fenêtres dites à *guillotine*, le poète pouvait apercevoir, comme l'archet du chef d'orchestre coupe l'air en deux pour l'exécutant! Enfin, comme si la pensée ne pouvait s'élancer de la terre au ciel, à moins d'attacher sous le nom de rime à chacun de ses vers deux consonnances métalliques, comme la hoyadère de l'Inde attache deux grelots à ses pieds pour entrer et pour sortir dans le temple.

Qui oserait dire que le poète parlant ainsi, le poète par essence blasphème la poésie! Est-ce que M. de Lamartine cesse d'être poète quand il écrit en prose? Est-ce que Platon, Tacite, Fénélon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, n'ont pas été poètes, quoiqu'ils aient été incapables d'assembler des rimes? Sans doute, les beaux vers auront toujours un charme mélodieux ; mais ils ne sont pas plus le poète que le violon n'est la musique : ils sont un instrument ; voilà tout. Heureux le virtuose habile dans lequel on trouve aussi un génie inspiré!

Il ne fait pas de cette question du procédé n'est qu'un intérêt superficiel. Elle touche au fond même de la poésie, qui tiendra davantage aux idées quand elle tiendra moins à la forme. Combien de prétendus poètes qui n'ont que le mérite des rimes sonores, et qui croient avoir fait quelque chose parce ce qu'ils font un bruit harmonieux! Le prestige de la rime ne doit jamais éblouir, et l'homme qui le sait que faire des beaux vers n'est pas poète.

Ces observations, justes en général, sont surtout rigoureusement exactes quand on les applique à la prosodie française. Il y a des langues où le vers, plus libre, moins soumis à une discipline brutale, se rapproche davantage de la prose, a des allures plus dégagées, et se trouve, par conséquent, plus au service des idées.

LÉGENDE DE SAINT-MÉDARD.

A la dernière séance de la Société d'agriculture de Paris, la note suivante, sur la légende de saint Médard, a été lue et écoutée avec une attention d'autant plus soutenue qu'elle avait une sorte d'intérêt d'actualité :

De 1846 à 1856, il a plu cinq fois le 8 juin. En ces cinq années, qui sont 1846, 1848, 1849, 1854 et 1855, la période de quarante jours qui suit la Saint-Médard a donné en moyenne *trente jours* de pluie seulement, au lieu de *quarante* prédite par la légende.

"Les quarante jours les plus humides qui aient suivi le 8 juin (toujours depuis 1846) tombent, il est vrai, après une Saint Médard pluvieuse; cette de 1857 laquelle précède un mouvement de 258 millimètres d'eau versée en 17 jours, du 8 juin au 18 juillet.

"Mais il en est tout de même des quarante jours les plus secs que nous avons eu à la même date : ils suivent la Saint-Médard pluvieuse de 1856, et ne donneront que 93 millimètres d'eau.

"Cela suffirait pour infirmer absolument l'autorité de la vieille croyance populaire.

"L'année 1857 les faits antérieurs n'ont pas moins bouleversé et consiste tout de même. Il est bien sûr que le Saint-Médard qui résiste sèche, la période de quarante jours qui suit, au lieu de *trente* jours humides en moyenne, en apporte en effet quarante.

"Si une expérience de trente ans pouvait faire loi, il faudrait donc dire qu'il pleut plus souvent après les Saint-Médard sèches qu'après les Saint-Médard humides. Mais cette conclusion est fort prématurée, et tout ce qu'on peut affirmer ici, c'est : 1o que dans ces dernières trente ans, le 8 juin, plusieurs fois, il a plu une seule fois été suivi de quarante jours de pluie ; 2o que les 8 juin pluvieux, au nombre de cinq, ont été suivis de trente jours humides sur quarante en moyenne ; 3o que les 8 juin sec, au nombre de huit, ont été suivis de quatorze jours humides sur quarante en moyenne également.

"Si au lieu des moyennes on regarde aux extrêmes, elles ne seront pas plus complaisantes pour la légende. En 1851, sur les quarante jours qui suivent la Saint-Médard, il n'y a que *huit* jours pluvieux (minimum), et la Saint-Médard 1851 avait été sèche. — Ne vous pressez pas d'en triompher; car, en 1854, les mêmes quarante jours nous valent vingt-trois pluvieux (maximum). Or, la Saint Médard avait été son année sèche.

"On a su l'occasion, à propos des *Saints de glace* du mois de mai, dont le météorologiste a fait son *Malentendu*, de le répéter plusieurs fois : les légendes météorologiques renseignent aux autres. Elles reconnivent et habituent à leur façon des faits positifs. Elles les prétéritent trop, mais elle les constatent, et c'est quelque chose! Le vieil almanach orné de ses légendes valait donc mieux qu'un almanach complétement dépourvu de renseignemens météorologiques quelconques. Voici cependant la légende de Saint-Médard prise en flagrant délit d'inexactitude.

"Elle peut, après tout, se défendre par un doute. A l'occasion des inondations quasi-périodiques qui nous arrivent à l'époque du solstice d'été (des fauchaisons), je m'étais fait cette question : Quel est le temps de l'année où des pluies abondantes sont le plus probables? Il avait fallu y répondre.—Ce sont les *vingt derniers jours de juin*. Les quarante jours qui suivent la Saint-Médard restent donc une des périodes les plus certainement pluvieuses de l'année. C'était assez pour autoriser la légende, et c'est assez pour nous ôter le droit de la trop dédaigner."

## FEUILLETON.

## LES RUINES DE PARIS.

II.

**Le dernier des Plougastel.**

Rien ne nous empêche de suivre le représentant de la maison Pomard, Issakoff et Cie, de Constantinople, l'homme à la longue blouse-robe-roi, que nous avons introduit au commencement de cette histoire.

Ce sortant de chez le bouquiniste Jorry, il avait dirigé ses larges enjambées vers l'un des guichets du Louvre, où l'attendait le commissionnaire chargé de la caisse de cinquante flacons d'eau de Cologne.

—Suivez moi, lui dit-il en prenant du champ devant lui.

Il marchait jusqu'à la rue du Musée, à travers les démolitions de la place du Carrousel.

Là, le commissionnaire fut congédié, et le représentant de la maison Pomard, Issakoff et Cie, entra fièrement, sa caisse sous le bras, dans une maison d'apparence pauvre.

Il monta jusqu'à la dernière marche.

A une petite porte, il frappa d'une manière particulière.

Une femme, jeune encore, vint lui ouvrir.

—Enfin, c'est toi! s'écria-t-elle.

—Moi, triomphant!

—Qu'apportes-tu là?

—Devinez! dit-il en se débarrassant de son fardeau.

—Des dentelles!

—Bah!

—Des pruneaux!

—Fi!

—Voyons, Magloire, ne me fais pas languir : qu'est-ce que c'est?

—Cinquante rouleaux d'excellente eau de Cologne.

—Autant d'eau de Cologne que cela?

—Avec cette liqueur, devenue insuffisante désormais pour les petites maîtresses, je commence à fabriquer le *Parfum des Aïmé*. Mes alambics son prêts; j'ai mes aromates cueillis par moi dans le chemin de ronde des Saltfroides. Demain, sitôt mes premiers faux du jour, mon invention sera *réalisée*.

—Enfin! murmura la femme.

—Pourquoi ce soupir, Colomba? l'horizon ne te paraît-il pas tendu de cachemires et de pourpre de soie?

—Non, Magloire, dit-elle tristement.

—C'est que ton esprit se sera laissé influencer par l'aspect de quelque araignée malade.

—Je n'ai pas vu d'araignée; je n'ai vu ce matin que son cénaculeux.

—Encore? dit-il d'un air distrait.

—La fruitière, le marchand de vins, le boulanger.....

—Etrange insistance! murmura-t-il, en passant les doigts dans sa chevelure épaisse.

—Et si tu savais comme ils m'ont tourmentée pour être payés!

—Les oisifs!

—Ils ont été jusqu'à me menacer du juge de paix.

—Ah! voilà qui est blessant, en effet. Mais aussi, tu n'aurais pas su leur parler, j'en suis sûr.

—Que voulais tu que je leur dise?

—Mille choses! Les créanciers adorent la conversation.

—J'ai pleuré; voilà tout.

—Ce n'est pas mal, cela. Je reconnais à cette ruse l'exquise supériorité de ton sexe féminin.

—Mais c'est pour tout de bon que j'ai pleuré, Magloire.

—Cela n'en était pas la peine. Au moins, je pense que tu ne leur as donné aucun espoir?

—Que veux-tu dire?

—Lorsqu'on n'a pas le moindre crédit à attendre de ces gens-là, il faut se montrer dernier au pauvre, si a plaindre, qu'ils s'enfuient et ne reviennent plus, de peur d'être obligés de vous faire l'aumône.

—Oh!

—Je l'avais cependant pourvue de mes instructions à ce sujet.

—Le cœur m'a manqué, dit Colomba.

—Cagoule que tu as oublié de leur parler de nos enfants?

—Quels enfants?

—Comment, quels enfans? Mère sans enfants! est-ce bien toi qui t'exprimes de la sorte? Quels enfans! Nos petits enfans, parbleu! ces deux anges jumeaux qui sont là dans la pièce voisine.

—Ah! oui, ces mannequins.....

Un tel mot appelle des explications.

Les voici en quat